

Pour la langue permettant l'échange scientifique le plus large

Raymond-Alain Thiétart
ESSEC

PREMIÈRE SESSION
CONTROVERSE –
LE RÔLE DE LA
LANGUE DANS LA
RECHERCHE EN
MANAGEMENT

Le constat

Publier et communiquer en anglais sont des objectifs déjà présents dans les préoccupations des chercheurs francophones de l'AIMS.

Entendu pendant la conférence, par la voix même des instances dirigeantes de l'AIMS ou lu dans ses publications officielles : « publier en anglais, c'est ce qui favorise la visibilité à l'international », « le bilinguisme est essentiel pour assurer la diffusion et en permettre sa progression (au sujet de la recherche) ».

Il est possible de donner quelques chiffres à l'appui.

La base de données Thomson-Reuters montre que sur une période de 10 ans (de 1998 à 2008), les 3 millions de publications scientifiques d'origine américaine avec 42 millions de citations sont à comparer à environ 10% de publications d'origine française. La France se situe en 5^{ème} position en termes de publications après les USA, l'Allemagne, le Royaume-Uni et le Japon qui probablement tous publient en... anglais.

Lorsque l'on prend la base de données SSCI, on voit qu'en termes d'impact, la France n'arrive qu'en 15^{ème} position après la Suisse, les USA, les Pays-Bas, le Danemark, le Royaume-Uni, l'Allemagne, la Suède, le Canada, la Belgique, la Finlande, l'Autriche, etc. qui ne publient probablement pas dans leur langue d'origine mais dont le rayonnement scientifique est supérieur si on s'accorde pour dire que l'impact a un sens.

L'anglais n'est pas la langue la plus parlée dans le monde. C'est le mandarin avec plus 1 milliard de locuteurs. L'anglais n'arrive qu'en deuxième position avec plus de 500 millions suivi de l'espagnol, de l'hindi et du français, avec 290 millions, ce qui n'est pas négligeable. Mais l'anglais est devenu la langue véhiculaire de référence pour les affaires et la recherche. C'est la *lingua franca*, le latin du Moyen Âge.



Neige à Murols
Victor Charreton (1920)
Musée Roger Quilliot

Les enjeux

À quoi sert la langue ? À plusieurs usages. Le premier est la diffusion de la connaissance. Le deuxième, la traduction de la pensée : “*how can I know what I think until I see what I say?*” (Weick, 1995). La langue est un medium structurant. En fonction de ce que je dis et de la manière dont je le dis, je sais ce que je pense (si l’on en croit Weick, mais il n’a peut-être pas tort). Le troisième est l’échange, le débat, la communication des idées. Le quatrième est l’exercice d’un pouvoir de légitimation par sa maîtrise. Enfin, le cinquième est le partage de valeurs communes (au sein d’une communauté, une tribu).

Le problème pour un chercheur reste de savoir quelle est sa communauté en matière de recherche. On peut très bien imaginer que l’on dise que la communauté des chercheurs est celle des chercheurs francophones. C’était le projet de l’AIMS. Si c’est le cas, alors publier en anglais n’a aucune importance. Si en revanche on considère que la communauté est celle, mondiale, des chercheurs qui travaillent sur un thème donné, alors, publier, communiquer, échanger, débattre en anglais devient primordial.

Conclusion

Les communications et publications en français de l’AIMS sont d’une très grande qualité, au moins aussi bonne que ce que l’on peut trouver dans d’autres associations académiques de par le monde. Le problème est que ces communications et publications sont des bouteilles jetées à la mer à partir de l’île des chercheurs francophones qui du fait d’une taille critique insuffisante ne peuvent, à part quelques exceptions notables, pour peu qu’ils soient traduits en... anglais, faire entendre leurs voix.

En ce qui me concerne, j’ai depuis longtemps fait le choix. Ma communauté est celle des chercheurs de toutes origines et de toutes nationalités avec lesquels je ne peux échanger, débattre, et communiquer qu’en anglais. Est-ce à dire que je néglige pour autant le plaisir de publier et communiquer en français ? La réponse est bien entendu non ! Entre francophones on débat en français. C’est une richesse et un avantage qu’il faut préserver sans pour autant se couper d’autres cercles, ce qui constituerait alors un appauvrissement intellectuel et humain.

Référence

Weick Karl (1995) *Sensemaking in organizations*, Thousand Oaks, Sage ■